OBSEQUES SENSATIONNELLES

—DU—

Général Lamarque en 1832

Racontées par Victor Hugo.

—

A tort on a craint pendant un moment que les funérailles de M. Félix Faure ne servissent de prétexte à des manifestations populaires. Ce n'eut pas été la première fois que le passage d'un cercueil à travers Paris eut suscité de graves désordres. On se souvient que les funérailles du général Lamarque furent le point de départ des journées révolutionnaires de juin 1832.

Tribun et soldat, le général Lamarque jouissait d'une grande popularité auprès de la population parisienne. On prévoyait que ses obsèques allaient servir de ralliement aux partis militants. C'est ce qui ne manqua pas de se produire.

Il nous semble donc intéressant, à ce titre, de mettre sous les yeux des lecteurs de l'«Abeille» le «compte rendu» des obsèques du général Lamarque écrit d'une façon si saisissante par Victor Hugo, dans ses «Misérables».

***

Au printemps de 1832, quoique depuis trois mois le cholera eût glacé les esprits et jeté sur leur agitation je ne sais quel morne apaisement, Paris était dès longtemps prêt pour une commotion. Ainsi que nous l'avons dit, la grande ville ressemble à une pièce de canon; quand elle est chargée, il suffit d'une étincelle qui tombe le coup part. En 1832, l'étincelle fut la mort du général Lamarque.

Lamarque était un homme de renommée et d'action. Il avait eu successivement, sous l'Empire et sous la Restauration, les deux bravoures nécessaires aux deux époques, la bravoure des champs de bataille et la bravoure de la tribune. Il était éloquent comme il avait été vaillant, on sentait une épée dans sa parole. Comme Foy, son devancier, après avoir tenu haut le commandement, il tenait haut la liberté. Il siégeait entre la gauche et l'extrême gauche, aimé du peuple parce qu'il acceptait les chances de l'avenir, aimé de la foule parce qu'il avait bien servi l'Empereur.

Il était avec les comtes Gérard et Drouet, un des maréchaux «in petto» de Napoléon. Les traités de 1815 le soulevaient comme une offense personnelle. Il haïssait Wellington, d'une haine directe qui plaisait à la multitude; et depuis dix-sept ans, à peine attentif aux événements intermédiaires, il avait majestueusement gardé la tristesse de Waterloo. Dans son agonie, à sa dernière heure, il avait serré contre sa poitrine une épée que lui avaient décernée les officiers des Cent Jours. Napoléon était mort en prononçant le mot «armée»; Lamarque, en prononçant le mot «patrie».

Sa mort, prévue, était redoutée du peuple comme une perte, et du gouvernement comme une occasion. Cette mort fut un deuil. Comme tout ce qui est amer, le deuil peut se tourner en révolte. C'est ce qui arriva.

La veille et le matin du 5 juin, jour fixé pour l'enterrement de Lamarque, le faubourg Saint-Antoine, que le convoi devait venir toucher, prit un aspect redoutable. Ce tumultueux réseau de rues s'emplit de rumeurs. On s'y armait comme on pouvait. Des menuisiers emportaient le «valet» de leur établi pour «enfoncer les portes». Un d'eux s'était fait un poignard d'un crochet de chaussonnier en cachant le crochet et en aiguisant le tronçon. Un autre, dans la fièvre «d'attaque», couchait depuis trois jours tout habillé.... Des ouvriers rassemblés au coin de la rue de Bercy attendaient un nommé Lemarin, agent révolutionnaire pour le faubourg Saint-Marceau. Des mots d'ordre s'échangèrent presque publiquement.

Le 5 juin donc, par une journée mêlée de pluie et de soleil, le convoi du général Lamarque traversa Paris avec la pompe militaire officielle, un peu accrue par les précautions. Deux bataillons, tambours drapés, fusils renversés, dix mille gardes nationaux, le sabre au côté, les batteries de l'artillerie de la garde nationale escortaient cercueil. Le corbillard était traîné par des jeunes gens.

Les officiers des Invalides le suivaient immédiatement, portant des branches de laurier. Puis venait une multitude innombrable, agitée, étrange, les sectionaires des «Amis du peuple», l'Ecole de droit, l'Ecole de médecine, les réfugiés de toutes les nations, drapeaux espagnols, italiens, allemands, polonais, drapeaux tricolores horizontaux, toutes les bannières possibles, des enfants agitant des branches vertes, des tailleurs de pierre et des charpentiers qui faisaient grève en ce moment-là même, des imprimeurs, reconnaissables à leur bonnet de papier, marchant deux par deux, trois par trois, poussant des cris, agitant presque tous des bâtons, quelques-uns des sabres, sans ordre et pourtant avec une seule âme, tantôt une cohue, tantôt une colonne.

Des pelotons se choisissaient des chefs; un homme armé d'une paire de pistolets parfaitement visibles semblait en passer d'autres en revue dont les files s'écartaient devant lui. Sur les contre-allées des boulevards, dans les branches des arbres, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits, les têtes fourmillaient, hommes, femmes, enfants; les yeux étaient pleins d'anxiété. Une foule armée passait, une foule effarée regardait.

De son côté le gouvernement observait. Il observait, la main sur la poignée de l'épée. On pouvait voir, tout prêts à marcher, gibernes pleines, fusils et mousquetons chargés, place Louis XV, quatre escadrons de carabiniers, en selle et clairons en tête; dans le pays latin et au jardin des Plantes la garde municipale, échelonnée de rue en rue à la Halle aux vins, un escadron de dragons; à la Grève une moitié du 12e léger, l'autre moitié à la Bastille, le 6e dragons aux Célestins, de l'artillerie plein la cour du Louvre. Le reste des troupes était consigné dans les casernes, sans compter les régiments des environs de Paris. Le pouvoir inquiet tenait suspendus sur la multitude menaçante vingt-quatre mille soldats dans la ville et trente mille dans la banlieue.

Divers bruits circulaient dans le cortège. On parlait de menées légitimistes; on parlait du duc de Reichstadt, que Dieu marquait pour la mort à cette minute même où la foule le désignait pour l'Empire.

Un personnage, resté inconnu, annonçait qu'à l'heure dite deux contre-maîtres gagnés ouvriraient au peuple les portes d'une fabrique d'armes. Ce qui dominait sur les fronts découverts de la plupart des assistants, c'était un enthousiasme mêlé d'accablement.

On voyait aussi çà et là, dans cette multitude en proie à tant d'émotions violentes, mais nobles, de vrais visages de malfaiteurs et des bouches ignobles qui disaient: «Pillons!» Il y a certaines agitations qui remuent le fond des marais et qui font monter dans l'eau des nuages de boue. Phénomène auquel ne sont point étrangères les polices «bien faites».

Le cortège chemina avec une lenteur fébrile, de la maison mortuaire par les boulevards jusqu'à la Bastille. Il pleuvait de temps en temps; la pluie ne faisait rien à cette foule. Plusieurs incidents, le cercueil promené autour de la colonne Vendôme. Des pierres jetées au duc de Fitz-James aperçu à un balcon le chapeau sur la tête, le coq gaulois arraché d'un drapeau populaire et traîné dans la boue, un sergent de ville blessé d'un coup d'épée à la porte Saint-Martin, un officier du 12e léger disant tout haut: «Je suis républicain», l'Ecole polytechnique survenant après sa consigne forcée, les cris: «Vive l'Ecole polytechnique! Vive la république!» marquèrent le trajet du convoi. A la Bastille, les longues files de curieux redoutables qui descendaient du faubourg Saint-Antoine firent leur jonction avec le cortège et un certain bouillonnement terrible commença à soulever la foule.

Le corbillard dépassa la Bastille, suivit le canal, traversa le petit pont et atteignit l'esplanade du pont d'Austerlitz. Là, il s'arrêta. En ce moment, cette foule vue à vol d'oiseau eût offert l'aspect d'une comète dont la tête était à l'esplanade et dont la queue, développée sur le quai Bourdon, couvrait la Bastille et se prolongeait sur le boulevard jusqu'à la porte Saint-Martin. Un cercle se traça autour du corbillard. La vaste cohue fit silence. Lafayette parla et dit adieu à Lamarque. Ce fut un instant touchant et auguste, toutes les têtes se découvrirent, tous les cœurs battaient. Tout à coup un homme à cheval, vêtu de noir, parut au milieu du groupe avec un drapeau rouge, d'autres disent avec une pique surmontée d'un bonnet rouge. Lafayette détourna la tête. Exelmans quitta le cortège.

Ce drapeau rouge souleva un orage et y disparut. Du boulevard Bourdon au pont d'Austerlitz, une de ces clameurs qui ressemblent à des houles remua la multitude. Deux cris prodigieux s'élevèrent: «Lamarque au Panthéon! Lafayette à l'Hôtel de Ville!» Des jeunes gens, aux acclamations de la foule, s'attelèrent et se mirent à traîner Lamarque dans le corbillard par le pont d'Austerlitz et Lafayettte dans un fiacre par le quai Morland.

Cependant, sur la rive gauche, la cavalerie municipale s'ébranlait et venait barrer le pont, sur la rive droite, les dragons sortaient des Célestins et se déployaient le long du quai Morland. Le peuple qui traînait Lafayette les aperçut brusquement au coude du quai et cria: «Les dragons!» Les dragons s'avançaient au pas, en silence, pistolet dans les fontes, sabres aux fourreaux, mousquetons aux porte-crosse, avec un air d'attente sombre.

A deux cents pas du petit pont, ils firent halte.

Le fiacre où était Lafayette chemina jusqu'à eux, ils ouvrirent les rangs, le laissèrent passer et se refermèrent sur lui. En ce moment les dragons et la foule se touchaient. Les femmes s'enfuyaient avec terreur.

Que se passa-t-il dans cette minute fatale? Personne ne saurait le dire. C'est le moment ténébreux où deux nuées se mêlent. Les uns racontent qu'une fanfare sonnant la charge fut entendue du côté de l'arsenal, les autres qu'un coup de poignard fut donné par un enfant à un dragon. Le fait est que trois coups de feu partirent subitement: le premier tua le chef d'escadrons Cholet, le second tua une vieille sourde qui fermait sa fenêtre rue Contrescarpe, le troisième brûla l'épaulette d'un officier. Une femme cria: «On commence trop tôt!» Et tout à coup on vit, du côté opposé au quai Morland, un escadron de dragons, qui était resté dans la caserne, déboucher au galop, le sabre nu, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon et balayer tout devant lui.

Alors tout est dit, la tempête se déchaîne, les pierres pleuvent, la fusillade éclate, beaucoup se précipitent au bas de la berge et passent le petit bras de la Seine aujourd'hui comblé: les chantiers de l'île Louviers, cette vaste citadelle toute faite, se hérissent de combattants, on arrache des pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche, les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard au pas de course et chargent la garde municipale, les carabiniers accourent, les dragons sabrent, la foule se disperse dans tous les sens, une rumeur de guerre vole aux quatre coins de Paris, on crie: «Aux armes!» On court, on culbute, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute comme le vent emporte le feu.

Rien n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Etait-il prévu? Oui. Etait-ce préparé? Non. D'où cela sort-il? Des pavés. D'où cela tombe-t-il? Des nues. Ici l'insurrection a le caractère d'un complot, là une improvisation. Le premier venu s'empare d'un courant de la foule et le mène où il veut. Début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaieté formidable. Ce sont d'abord des clameurs, les magasins se ferment, les étalages des marchands disparaissent, puis des coups de feu isolés, des gens s'enfuient, des coups de crosse heurtent les portes cochères; on entend les servantes rire dans les cours des maisons et dire: Il va y avoir du train!»....

Ce qui avait réellement pris la direction de l'émeute, c'était une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans l'air. L'insurrection, brusquement, avait bâti les barricades d'une main et de l'autre saisi presque tous les postes de la garnison. En moins de trois heures, comme une traînée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient envahi et occupé sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie de la place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes Popincourt, le Château-d'Eau, toutes les rues près des Halles; sur la rive gauche, la caserne des Vétérans, Sainte-Pélagie, la place Maubert, la poudrière des Deux-Moulins. A cinq heures, ils étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs Manteaux; leurs éclaireurs touchaient la place des Victoires et menaçaient la Banque, la caserne des Petits-Pères, l'hôtel des Postes. Le tiers de Paris était à l'émeute....

Le soir vint, les théâtres n'ouvrirent pas, les patrouilles circulaient d'un air irrité, on fouillait les passants, on arrêtait les suspects. Il y avait à neuf heures plus de huit cents personnes arrêtées, la Préfecture de police était encombrée, la Conciergerie encombrée, la Force encombrée. A la Conciergerie, en particulier, le long du souterrain qu'on nomme la rue de Paris était jonché de bottes de paille sur lesquelles gisaient un entassement de prisonniers que l'homme de Lyon, Lagrange, haranguait avec vaillance. Toute cette paille remuée par tous ces hommes faisait le bruit d'une averse.

On se barricadait dans les maisons: les femmes et les mères s'inquiétaient. On écoutait sur le pas des portes les rumeurs, les cris, les tumultes, les bruits sourds et indistincts des choses dont on disait «C'est la cavalerie!» ou: «Ce sont des caissons qui galopent!» Les clairons, les tambours, la fusillade et, surtout, ce lamentable tocsin de Saint-Merri. Des hommes surgissaient au coin des rues et disparaissaient en criant: «Rentrez chez vous!» Et l'on se hâtait de verrouiller les portes. D'instant en instant, à mesure que la nuit tombait, Paris semblait se colorer plus lugubrement du flamboiement formidable de l'émeute.

VICTOR HUGO.

Volontaires, retour de Porto-Rico.

Presse Associée.

Savannah, Georgie, 11 mars—Les soldats du 6e «Immunes», qui, arrivés récemment de Porto Rico, devront être libérés du service, mercredi prochain, ont déclaré qu'ils ne tiennent nullement à aller aux Philippines ou ailleurs, dans l'armée régulière. A la suite d'une enquête minutieuse, il a été constaté qu'il n'y a pas, parmi eux, une demi douzaine de soldats disposés à se réengager.

Les hommes du 3e Connecticut pensent à peu près de même.

Le régiment du Connecticut demande à être licencié, au lieu d'être renvoyé au pays.

LA MERE.

—

On sonnait. Elle vint ouvrir. Mais la porte attirée, elle eut une surprise, reconnaissant son fils.

—C'est toi! dit-elle, depuis si longtemps.... je croyais que tu ne viendrais plus.

Il était grand, la lèvre ourlée d'une fine moustache, assez élégant dans son pardessus demi-saison, ses gants noirs, son chapeau de soie.

Elle ajouta:

—Entre.

Le chapeau à la main, il la suivit. Et comme dans une pièce triste qui servait de salon, il s'asseyait:

—Tu ne m'embrasses pas? dit-elle avec reproche.

—Mais si, fit il en se levant.

Et bruyamment, il l'embrassa sur les deux joues.

S'étant rassis ils restèrent silencieux, un peu gênés, ayant beaucoup de choses à se dire et ne trouvant pas les paroles du début. Entre eux il y avait quelque chose de pénible: une dissidence les séparait dont la vieille mère surtout souffrait. A vingt-cinq ans, Georges s'était épris d'une femme plus âgée que lui qu'il avait épousée. Rien n'avait pu le dissuader, ni l'affection de sa mère, ni la pensée de son chagrin et de ses larmes. "Tu viendras habiter avec nous, avait-il dit; tu verras, vous vous accorderez très bien." Mais elle avait décliné cette proposition, car, dans son cœur douloureux elle ne pardonnait pas, au fond, à cette femme, d'être préférée de son enfant, et elle fut à la fois blessée dans son orgueil et dans son amour maternel, quand le jeune homme marié, quitta la maison. Pourtant elle ne récrimina pas, sa douleur fut silencieuse; elle accepta la séparation avec un calme apparent que Georges prit pour de la résignation, mais qui, lorsqu'elle était seule, l'abandonnait, faisait place à des crises de larmes agitées et convusilves.

D'abord il ne manqua pas de la venir voir tous les dimanches, puis ses visites s'espacèrent, se firent rares, de plus en plus. Il l'oubliait. Et cette mère qui s'était condamnée à ce veuvage si triste pour ne pas introduire un tiers dans leur intimité, cette mère devenait pour lui comme une défunte dont on néglige peu à peu la tombe jusqu'au jour où l'on n'y retourne plus.

Cependant elle rompit le silence pour dire avec sollicitude:

—Tu es un peu pâlot. La dernière fois tu semblais plus gaillard. Tu n'es pas malade au moins?

—Mais non, je me porte à merveille au contraire.

Et pour montrer son entière aisance d'esprit et de corps il énuméra ses occupations, ses courses, donna des nouvelles de son bureau où il venait d'obtenir un léger avancement.

—On est toujours content de toi, je pense, demanda-t-elle.

—Naturellement, puisqu'on m'a augmenté.

Maintenant, lancé, il parla beaucoup, du temps qu'il faisait, des événements du jour, se montrant tel qu'il était, enjoué, resté un peu gamin et pas méchant peut être, mais très faible, ayant besoin d'être conduit, dirigé, très léger de cœur d'ailleurs et incapable d'un fort et durable attachement.

—Tu vas te rafraîchir.

Elle s'était levée, posa sur la table deux verres qu'elle emplit de bière fraîche. Ils burent. On les eût dit à les voir, étrangers l'un à l'autre, n'ayant aucune de ces familiarités qu'une mère et son fils ont ensemble, cette caresse dans la voix, ce je ne sais quoi dans l'attitude, cette nuance informulable d'affectueux intérêt qui décèle l'étroite parenté.

La pendule sonna dix heures. Il se leva.

—Tu ne restes pas dîner? demanda-t elle.

Il allait répondre: "Nous allons au théâtre ce soir..." il se retint, comprenant que de parler de l'autre cela lui ferait de la peine. Il dit seulement:

—Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui je dois rentrer de bonne heure.

Alors elle n'insista pas. Et, le reconduisant:

—Tu devrais bien aller au cimetière. Dimanche dernier, si tu savais en quel misérable état j'ai trouvé *sa* tombe. Pauvre père, tu l'oublies.

Il l'embrassa, de nouveau gêné, sans répondre. Et comme déjà il descendait, elle eut une douleur très vive, la sensation navrée de son égoïsme à lui, de sa solitude à elle. Elle le rappela:

—Georges!

—Quoi?

—Rien, dit-elle, se reprenant, ne voulant pas s'humilier devant lui.

Mais la porte refermée elle écouta. Sans doute il allait remonter. Il avait dû comprendre qu'elle avait quelque chose à lui dire, qu'elle était à bout de forces, à bout d'énergie, prête à tout accepter plutôt que de rester encore seule, seule et triste à en mourir. Non, il n'avait rien compris, il continuait de descendre détaché d'elle déjà, sans attendrissement, et tout à ses pensées frivoles sans doute. Allons! il n'y a pas de miséricorde pour les vieilles gens; leurs enfants les quittaient, tout s'écartait d'eux: joies, affections, bonheur! La vie avait ses implacables cruautés; quand on devenait gênant elle vous le faisait impitoyablement sentir.

Elle se mit à la fenêtre. Des larmes lui emplirent les yeux en voyant son fils s'éloigner rapidement sans détourner la tête. Dans ces larmes, il se noya, dansa, se confondit, disparut. Et elle resta là, penchée sur la rue dont l'aspect endimanché, les boutiques closes, les rares passants, faisaient un cadre à son isolement, à son abandon.

Mais des petites filles en tablier blanc, très propres, vinrent jouer, cheveux au vent, avec des gamins pareils à de petits hommes dans leurs habits de fête. Eux aussi quitteraient leurs parents plus tard, les filles pour leur mari peut-être, les garçons pour leurs femmes comme son fils; et les pauvres vieux resteraient seuls, affligés, mutilés, n'ayant plus d'enfants.

Longtemps elle resta ainsi: les larmes sur ses joues séchèrent. Le jour baissait, l'air devenait plus frais. Ayant fermé la fenêtre, ses yeux virent sur un petit meuble le vieil album des portraits de famille; elle le prit d'une main maigre qui tremblait, en tourna les pages. Oh! chères figures! Ici, son père, un large chapeau mou à la main, qui souriait dans sa moustache négligée de travailleur: une antique redingote serrait sa taille; il semblait embarrassé de ses mains, dont l'une se posait sur le dossier d'une chaise. Là sa mère, une villageoise timide, en bonnet, qui tenait un livre de messe. Plus loin, c'était elle-même, jeune fille, élancée dans une robe de percale, une chaîne d'or au cou. Puis, son mari, un pâle sourire sur une figure souffreteuse, déjà miné par le mal qui devait à quarante ans l'emporter. Et ce bébé de trois ans, sur ce cheval à mécanique, regardant avec attention l'endroit d'où on lui avait dit qu'allait s'envoler un petit oiseau, ce bébé à boucles de soie, en costume d'écossais, dont les traits rappelaient ceux de la figure précédente, c'était Georges, son fils. Un attendrissement la prit; elle le revoyait à cet âge, atteint par la fièvre typhoïde. Que de soins elle avait eus pour lui, que de nuits passées à le veiller, que de pleurs versés; puis la joie de le sauver! Comme ces choses s'oubliaient! Comme temps fuyait! Plus tard, devenu grand, il ne disait plus: "Baisse-toi, maman, que je t'embrasse;" c'était lui maintenant qui se baissait. Et puis, il s'en allait, il la quittait, l'ingrat! l'ingrat!.... Elle repoussa l'album; sa main tremblait plus fort; elle trouva le sort injuste, la vie pesante, et elle sentait un frisson glacé courir le long de son dos. Elle avait dû prendre du froid à la fenêtre. Elle pensa à la mort. N'était ce pas une délivrance? Sans but, sans espoir, elles étaient inutiles les quelques années qui lui restaient à vivre. La nuit était venue; elle jeta un regard désespéré aux murs, aux choses noyées d'ombre. Mon Dieu! qu'elle lui parut triste cette pièce! La pendule sous globe était la même qui, de tout temps, avait marqué les heures de son existence droite et régulière. Un ouvrage de tapisserie pendait au dossier d'une chaise, jeté là quand Georges avait sonné. Elle se représenta son fils joyeux avec cette femme qui n'était même pas jeune ni jolie. Par quel abominable sortilège dérobait-elle son fils à cette mère? Sur la cheminée, une blanche statuette de la Vierge tenait dans ses bras l'enfant Jésus. Elle avait ce doux sourire que seules de naïves mains d'ouvriers savent donner aux figures saintes. Le regard de la mère se posa sur cette statuette, sur la blanche robe de cette Mère de toutes les mères. Alors, comme elle était chrétienne, elle ne sentit plus le poids de la vie et la tristesse de la solitude. Elle inclina le front et s'agenouilla pour prier.

Naturalisme.

—

Zola le moraliste,
Romancier érudit
Et grand naturaliste,
Superbement nous dit:

"Oh lorsque je remue
Ma plume ou mon pinceau,
La France est toute émue,
Par en bas comme en haut!"

Remue est beaucoup dire,
Beaucoup, et ce mot-là
Volontiers excite à rire
Sur ton compte, ô Zola.

L'émotion est-elle
L'étrange sentiment
De recul devant telle
Chose ou tel document?

Des hommes respectables,
A bon droit indignés
Par des goûts détestables,
Et se bouchant le nez.

De très honnêtes femmes,
Repoussant noblement
Les saletés infâmes,
Sont ils *émus* vraiment?

Est-ce que le poème
Du romancier sans nom
Serait assez suprême
Pour *émouvoir*? oh! non!

Car l'encre où Zola trempe
Sa plume est sans clarté,
Et cette plume rampe
Dans la malpropreté.

Car c'est avec des fanges
Qu'il barbouille à son goût
Ses tableaux de vidanges,
Raphaël de l'égout.

Zola, Zola, grand maître
Sans pudeur ni rougeur,
Tu n'es et ne peux être
Qu'un simple vidangeur.

J. G.

Grand incendie.

Presse Associée.

St-Louis, 11 mars—Une dépêche au «Post Dispatch» annonce que Mountain Grove, Mo., une ville située sur la ligne du Kansas City, Fort Scott et Memphis, à 68 milles au sud de Springfield, est en flammes et que le quartier des affaires est en ondres.

—

un homme terrible... Mais j'ai une piètre idée de la tempérance de M. Palmer... Oui, une bien piètre idée, monsieur Foot.

Richard laissait parler la brave femme, sachant bien que tenter de mettre un terme à sa loquacité était chose parfaitement inutile. Quand elle eut achevé le récit des tentatives criminelles auxquelles était condamnée sa vertu:

—Et cet amour,—demanda-t-elle,—comment va cet amour?... N'a pas eu trop grande frayeur cette nuit?

—C'est passé, fort heureusement, elle n'y pense plus... Nous avons dormi par là-dessus et nous sommes gais comme pinsons.

Mme Bingle eut une hésitation:

—Et mistress Sidler?... qu'est devenue mistress Sidler?...

—Je l'ai invitée à aller cultiver son amour pour le grog ailleurs.... Et qu'elle aille se faire pendre où elle voudra.

—Elle est partie?.... Bien partie?

—Bien ou mal, peu importe. Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle ne mettra plus les pieds ici.

—Eh bien! je m'étonne que vous ayez pu la garder si longtemps....C'était compromettant pour la maison.... Elle en prenait des charges.... Oh! pour une créature de son sexe.... c'est une horreur!.... M. Bingle m'en parlait encore il y a quelques jours, et me disait: "—Je ne suis qu'un homme et j'en rougis pour elle." D'autant que, quand elle était dans ces états-là, elle avait une manière de regarder M. Bingle sous le nez..... Oh!..... une manière.... révoltante.... Un jour, oh! bien certainement je n'aurais pas été maîtresse de moi et je l'aurais souffletée.

—Vous auriez dû m'inviter pour voir ça,—interrompit Foot-Dick, le pince-sans-rire par excellence,—et sans doute pour couper court aux racontars interminables de Mme Bingle, il ajouta:

—Enfin, j'ai confiance en vous, madame Bingle, et j'espère bien que vous n'irez jamais dire à M. Bingle que je vous fais la cour!

Du coup, la plantureuse concierge se transforma en une véritable pivoine, et, d'une voix où tremblait une émotion contenue, baissant modestement les yeux, elle répliqua:

—Vous pouvez être certain, monsieur Foot, qu'il est des choses que l'on a soin de garder pour soi.

—Eh bien! c'est fini, je pense, —fit tout bas Richard,—maintenant qu'elle sait le secret qui dévore mon âme, je suppose qu'elle va filer!....

Mais Mme Bingle ne paraissait songer nullement à la retraite. Au contraire, elle s'incrustait dans son fauteuil et continuait à garder la petite fille sur ses genoux.

Elle revint brusquement à mistress Sidler.

—Maintenant que vous avez justement chassé cette créature qui est l'opprobre de son sexe,—et je vous approuve entièrement, —par qui allez-vous remplacer cette garde?.... A qui allez-vous confier cette enfant?.... Moi.... je ne puis pas.... je suis trop occupée.... Et puis,—elle ne lâchait pas sa marotte,—vous seriez à tout moment chez moi, ça pourrait devenir très dangereux, et ça pourrait aussi donner de la jalousie à M. Bingle.

—Ma foi, je ne sais pas, ma brave dame.... et je suis très perplexe, d'autant qu'après l'accident de cette nuit, je suis parfaitement décidé à faire maison nette et à envoyer M. Tony rejoindre mistress Sidler.

—Et vous ferez bien....C'est un petit drôle, encore, celui-là.... qui me fait l'effet de causer bien des dégâts dans le quartier.

—Tony?....

(A continuer)

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt cinq sous la bouteille.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 13. Commencé dimanche 27 novembre.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMERICAIN.

I

PAUVRES GENS.

(Suite.)

—Voilà, madame, commença le vieil Alexandre, Mlle Marie allait m'expliquer lorsque vous êtes arrivée...

—Eh bien! mon ami, laissez-la parler.

—Oui, oui, parlez, mademoiselle; mais il faut ménager votre mère. Elle est si malheureuse déjà, fit il à mi-voix.

Ce colloque avait permis à Marie de reprendre son sang-froid, et ce fut en essayant de sourire qu'elle raconta à sa mère la poursuite de l'insolent et la frayeur abominable qu'elle avait eue lorsque le triste individu s'était de force emparé de sa main.

—Ah! par exemple! s'exclamait Alexandre, mille millions de sabres, si jamais ce particulier se trouve sous ma coupe! Je suis vieux, mais je vous jure qu'il passera un mauvais quart d'heure.

—Vous le voyez, mon ami, il faudra, si vos jambes vont mieux, que vous accompagniez à l'avenir votre petite Marie, afin qu'elle ne soit plus en butte à de pareilles insultes!

Et bas la pauvre femme ajouta:

—Sa beauté l'exposera souvent, hélas! à ces sortes de dangers, mon Dieu, et dire que pour gagner du pain il faut que j'abandonne ma fille, que je la laisse ainsi à la merci des outrages du premier insolent venu.

Que faire? Il faut vivre pourtant!

Les yeux de la pauvre mère se remplirent de larmes.

—Allons, madame, voilà que vous pleurez encore, dit le vieux brave.

Croiriez vous, mademoiselle, que c'est comme cela depuis ce matin.... Dès que vous fûtes partie, madame s'est désolée, impossible de l'empêcher de se lamenter; elle tombera sûrement malade et, alors, qu'est-ce que nous deviendrons, pas vrai, mademoiselle Marie?

Vous avez déjà un invalide depuis que mes jambes refusent le service; c'est assez!

—Oui, tu as raison, Alexandre fit la jolie enfant.

Et se tournant vers sa mère:

—Il y a donc encore quelque nouvel ennui?

Elle vint se placer près de la pauvre femme qui s'était assise dans un vieux fauteuil près du piano.

Alors, se faisant toute petite, elle entoura de son bras la taille de sa mère, l'embrassant à plusieurs reprises:

—Allons, allons! rentrons ces vilaines larmes. Tu sais, mère, ta petite Marie va pleurer aussi et nous ferons un joli duo....

Puis, avec son mouchoir, elle essuyait doucement les yeux de Mme Dubreuil.

La pièce dans laquelle se passait cette scène tenait lieu de salle à manger et de salon; l'ameublement, plus que simple, se composait d'une table ronde couverte d'un tapis qui avait dû être beau, de quelques chaises dépareillées, d'un casier à musique et le piano.

La chambre d'où était sortie Mme Dubreuil servait de chambre à coucher aux deux femmes, et un lit pliant, dissimulé dans une pièce presque sombre, était dressé le soir dans la salle à manger pour le fils Dubreuil, employé dans une maison de commission.

Le vieil Alexandre, qui passait pour être un oncle à la mode de Bretagne de la famille, couchait dans une petite chambre indépendante du logement.

Les caresses de la jeune fille semblèrent apaiser le chagrin de sa mère qui s'écria:

—Mais au fait, Marie, tu es donc revenue seule du magasin? Mme Varochon, ta patronne, a pourtant pris vis-à-vis de moi l'engagement de laisser partir avec toi la petite Baluchard, cette enfant qui reste à deux pas d'ici?

—Mais Clémence Baluchard doit être malade, petite mère. Hier, durant toute la journée, elle s'est plainte de frissons dans le dos, de courbatures, et on ne l'a pas vue aujourd'hui. Madame a chargé Valentin, le groom, d'aller prendre de ses nouvelles.

—Pauvre petite, fit Mme Dubreuil, elle a un métier dur. C'est elle qui fait toutes les courses de la maison, n'est-ce pas? Et souvent il lui faut porter de lourds fardeaux.

—Mais non, mère chérie, elle va aux rassortiments: le velours, les fleurs, les rubans, cela ne pèse rien, et lorsqu'il y a plu-